

Référence de la publication :

(2002) « Les enjeux de la polémique autour du premier best-seller français de la littérature de la Shoah », Myriam Ruzniewski-Dahan et Georges Bensoussan éd., Revue d'Histoire de la Shoah n° 176, sept.-décembre 2002, n° sur « La Shoah dans la littérature française », pp. 68-96.

Revue d'Histoire de la Shoah
Centre de Documentation Juive Contemporaine
17, rue Geoffroy-L'Asnier
75004 PARIS
TEL. : 01 42 77 44 72 - FAX : 01 48 87 12 50
e-mail : memcdjc(at)calva.net

Les enjeux de la polémique autour du premier best-seller français
de la littérature de la Shoah :
Le dernier des Justes, d'André Schwarz-Bart, prix Goncourt 1959.

Prof. Francine KAUFMANN (Université Bar-Ilan, Israël)

1. Le premier roman d'un auteur inconnu

Plus de quarante ans se sont écoulés depuis la publication, en France, de l'une des premières transpositions littéraires de la Shoah : Le dernier des Justes d'André Schwarz-Bart (éditions du Seuil, Paris 1959). Bien que considéré comme un classique, le livre n'occupe pas la place qu'il mérite et son auteur est presque oublié : à tort si l'on en juge par la qualité littéraire de l'oeuvre et par l'écho inouï qu'elle rencontra en France et dans le monde, marquant un jalon essentiel dans l'établissement d'une "mémoire de la Shoah".

En quelques semaines, le succès avait été foudroyant, totalement inattendu si l'on songe que l'auteur était un parfait inconnu, qu'il publiait là son premier roman, qu'il ne disposait d'aucun appui particulier dans la république des Lettres françaises, dominée alors par le surréalisme renaissant, par le nouveau roman et par l'existentialisme : Camus venait de recevoir le prix Nobel en 1957. Les vedettes de l'heure s'appelaient Françoise Sagan, Henry Troyat, Alain Robbe-Grillet ou Nathalie Sarraute (note 1). Aucune préface d'auteur consacré ne venait persuader l'acheteur éventuel que ce livre de 350 pages valait d'être lu (note 2). Les quelques lignes biographiques placées au dos du volume, en quatrième de couverture, révélaient que ce débutant de trente et un ans était né en Lorraine, à Metz, en 1928. Entré dans la résistance à l'âge de quinze ans, il avait été maquisard puis soldat dans la campagne de 1944-1945. Enfant de la guerre, Schwarz-Bart est présenté comme un autodidacte de formation ouvrière, un

ancien ajusteur qui a tout de même fait quelques études en Sorbonne. Placé au dessus de ces quelques données biographiques, à côté de la photo d'un homme sombre au regard triste, le résumé de l'ouvrage annonce une sorte de 'légende des siècles' juive : "promenade sanglante" d'une famille de Justes descendants de rabbi Yom Tov Lévy de York (XIIème siècle) "au long des siècles chrétiens". Le récit "glisse de la légende à la chronique puis au romanesque pur". Le dernier descendant des Lévy est notre contemporain Ernie Lévy : qui, "au nazisme de son Allemagne natale oppose la vocation mystérieuse qui fut celle de ses ancêtres". Son destin est clos lorsqu'il se présente en 1943 au camp de Drancy (près de Paris) d'où il est déporté à Auschwitz. Le résumé de la quatrième de couverture suggère qu'Ernie concentre alors en lui, de manière allégorique, toutes les souffrances de ses ancêtres dont il assume la mission de Juste

souffrant : "Il ne lui manque plus que de mourir une ou deux fois, puis de rendre l'âme". L'ironie grinçante du résumé cache mal l'ambition du projet. Il s'agit bien de retracer un millénaire d'histoire et de spiritualité du judaïsme d'Europe occidentale, confronté depuis l'époque des croisades à un antijudaïsme chrétien parfois naïf, parfois meurtrier, condamné par la Solution finale et qui converge dans les années 40 vers les camps d'extermination pour être éliminé dans les chambres à gaz. Les premières phrases du roman sont à cet égard sans équivoque :

Nos yeux reçoivent la lumière d'étoiles mortes. Une biographie de mon ami Ernie tiendrait aisément dans le deuxième quart du XXème siècle; mais la véritable histoire d'Ernie Lévy commence très tôt, vers l'an mille de notre ère, dans la vieille cité anglicane de York.

Contrairement aux déportés ou aux journalistes qui, aussitôt après la seconde guerre mondiale, publient en France, entre 1944 et 1947, une centaine de récits concentrationnaires pour témoigner des atrocités nazies (note 3), André Schwarz-Bart choisit de dépeindre la planète Auschwitz de manière réfractée, en l'insérant dans un mythe qui seul permet de transformer l'horreur en matériau littéraire. A ses yeux, l'ère concentrationnaire ne peut d'ailleurs se comprendre qu'à la lumière du passé qui l'a, somme toute, préparé et où l'on peut déceler (diluées et dispersées) des expériences pré-concentrationnaires. C'est pourquoi le romancier invite le lecteur à remonter le cours de l'histoire. De surcroît, Schwarz-Bart est à l'époque moniteur dans des orphelinats juifs où il rencontre des jeunes dont les parents ont été déportés et qui s'interrogent sur cette mort apparemment passive et sans gloire. Il souhaite leur révéler l'éminente dignité qui animait la civilisation juive, résolu d'offrir aux siens (ses propres parents et deux de ses frères morts en déportation) et à son peuple privé de cimetières, l'hommage d'un roman en guise d'oraison funèbre. Tous ces thèmes, ainsi que la biographie si particulière de l'auteur, sont mis en valeur dans les premiers articles et les interviews de l'auteur, publiés dès le mois d'août 1959.

2. La réception du roman en France

Parler de la réception du *Dernier des Justes* par le public exige d'évoquer les remous qui accompagnèrent son couronnement par le plus prestigieux des prix littéraires français (le Goncourt) ainsi que l'émotion qui s'empara des milieux juifs et chrétiens (directement

concernés par le sujet du livre) et l'enthousiasme du grand public, lassé par le snobisme littéraire et par les expériences intellectuelles du nouveau roman, du surréalisme et des philosophes existentialistes. Or pour une fois, les critiques et les lecteurs sont unanimes et parlent d'un livre exceptionnel. L'auteur bouleverse autant que son roman : il apparaît modeste, courageux malgré son destin si tragique (résistant, orphelin de guerre, pauvre, ouvrier autodidacte), sincère dans sa sensibilité, authentique dans sa fresque frémissante, tragique mais non dénuée d'humour. Son héros est un enfant touchant et maladroit auquel il est facile de s'identifier (au moment même où *Le Journal d'Anne Frank* est représenté sur scène dans un théâtre parisien). Si le roman de Schwarz-Bart traite de la Shoah, c'est indirectement. L'horreur y est presque supportable, tempérée par l'humour, la tendresse et par une poésie qui enveloppe les descriptions des personnages, de la civilisation juive d'Europe de l'Est et de ses valeurs. D'ailleurs, le judaïsme est à la mode depuis peu et l'on commence à publier des livres concernant la spiritualité juive, la Kabbale, l'histoire du peuple juif et de l'antisémitisme.

Les amitiés judéo-chrétiennes (créées en 1947) remportent leurs premiers succès dans leur lutte contre l'antisémitisme chrétien et le redressement du catéchisme et du rituel concernant les juifs. C'est également l'époque de la lune de miel entre la France et l'Etat d'Israël. En 1956, la campagne de Suez les a réunis dans une même alliance, d'où la déclaration du général De Gaulle recevant Ben-Gourion à Paris en 1961, célébrant "Israël notre ami, notre allié". Ce capital de sympathie pour l'Etat d'Israël rejaillit sur les juifs de France, renforcé par le succès sans précédent d'*Exodus* (1959 pour le livre, 1960 pour le film) et par la rupture du silence qui s'était imposé durant près de quinze ans sur la Shoah. Quelques romans paraissent qui jouissent d'un succès d'estime même si leur audience est limitée : *Les Temps incertains* (1950) et *Les vaisseaux brûlés* (1957) d'Arnold Mandel, *Qu'une larme dans l'océan* de Manès Sperber (1952), *La Nuit d'Elie Wiesel* (1958) et *L'Arche ensevelie* d'Edouard Axelrad (1959). Le film d'Alain Resnais *Nuit et Brouillard*, premier documentaire français important sur la déportation est encore dans toutes les mémoires (1956) et l'américain Georges Stevens triomphe avec son adaptation au cinéma du *Journal d'Anne Frank* avec Millie Perkins dans le rôle titre (1959).

Le dernier des Justes paraît donc dans une conjoncture propice et répond peut-être à une attente inconsciente du public français, à l'ère de la décolonisation et de la condamnation de toutes les oppressions, à l'heure où le judaïsme français se reconstruit, bénéficiant d'un "moratoire" de l'antisémitisme, enrichi entre 1954 et 1961 de l'apport d'une centaine de milliers de juifs du Maghreb et d'Egypte qui n'ont connu la Shoah que de loin et sont avides de comprendre les silences de leurs voisins ashkenazes.

Par ailleurs, la sortie du roman en librairie est fixée à la fin de l'été 1959, au début de la saison des prix littéraires décernés traditionnellement à l'automne. Outre les raisons exposées précédemment, son succès immédiat auprès du public peut s'expliquer en partie par la campagne de presse des éditions du Seuil, persuadées de tenir là un livre qui leur permettrait enfin de remporter le Goncourt. Avant même la sortie du roman en librairie, Serge Montigny, l'attaché de presse du Seuil, attire l'attention des journalistes sur cette première oeuvre d'un nouvel auteur qu'il considère comme un nouveau Dostoïevski. C'est d'ailleurs Montigny qui,

trois ans plus tôt, en lisant des extraits du futur roman (encore inachevé) dans un organe de la presse juive, *L'Arche* (qui s'appelait alors *La revue du FSJU*, n° de décembre 1956, note 4), avait demandé au directeur du mensuel d'inviter le jeune auteur à soumettre son manuscrit au Seuil. *L'Arche*, fière d'avoir été la première à publier Schwarz-Bart, déclare cet été là, sous la plume de son critique littéraire,

l'écrivain juif Arnold Mandel :

C'est un livre marquant dans les annales de la production romanesque, et plus particulièrement dans le si friable domaine de la littérature juive française. Schwarz-Bart ne se contente pas d'avoir du "talent". Il a profondément le sens du tragique éternel et actuel du destin juif... (Son livre) est une chronique et un midrache de la geste d'Israël aux calendes de Drancy, et encore une eschatologie, une annonce de ce qui vient de se produire, et que les gens ne comprennent pas en sorte qu'il est besoin de prophètes-poètes. (L'Arche, 32-33, août-septembre 1959).

Mandel tempère tout de même son enthousiasme pour celui qu'il appelle le "prophète- poète" de la Shoah par "quelques reproches" sur "une certaine ignorance, une connaissance imparfaite du domaine juif dont il est, sur le plan affectif, un si authentique ressortissant". Ces réserves préfigurent déjà ce qui deviendra rapidement 'l'Affaire Schwarz-Bart', où Mandel jouera -nous le verrons- un rôle non négligeable. A ce stade, Mandel pense encore que Le dernier des Justes restera un roman juif confidentiel, destiné avant tout au public juif et à quelques sympathisants.

3) La bataille du Goncourt.

Mais déjà l'hebdomadaire Aux Ecoutes du 21 août 1959 évoque le roman de Schwarz-Bart ("oeuvre d'un autodidacte, ancien ajusteur, sorte d'épopée du peuple juif") comme l'un des candidats possibles du Goncourt. Combat (13/8/59) parle d'un livre "émouvant, où court un souffle épique" qui place son auteur "au premier rang de l'actualité littéraire" et en fait "une sorte de messager du peuple juif". En septembre, une vingtaine de recensions (presque unanimement élogieuses) présentent ce livre comme exceptionnel. Schwarz-Bart est un peu effrayé par le succès. Dès ses premières interviews dans la presse écrite puis en direct à la télévision, le 1er octobre 1959, lors de la prestigieuse émission littéraire Lectures pour tous (note 5), il explique qu'il n'est pas le porte-parole du peuple juif que son livre n'est rien d'autre qu'un "petit caillou blanc" déposé sur une tombe : "On me demande de faire des discours sur cette tombe, je ne le puis" (note 6). Toute la France découvre ce jour là un personnage scrupuleux qui pèse chacun de ses mots, très éloigné des habituelles figures mondaines ou intellectuelles qui hantent les salons littéraires. Ce passage à la télévision confirme et amplifie considérablement le phénomène Schwarz-Bart. Le dernier des Justes (tiré à l'origine à 7 000 exemplaires et retiré à la hâte) devient aussitôt un best-seller. Au lendemain de l'émission télévisée, 40 000 exemplaires sont vendus. Quinze jours plus tard, Aux Ecoutes (16/10/59) révèle que Le Goncourt, le Fémina et le Renaudot (trois des quatre prix littéraires les plus prestigieux) mentionnent Schwarz-Bart comme lauréat possible et que les Goncourt songent à avancer la date de leur prix. Une véritable bataille s'engage qui, comme le souligne la presse de l'époque, est sans précédent dans l'histoire des prix littéraires. En effet, désireux de couronner Schwarz-Bart, le jury du Fémina décide à son tour d'avancer l'attribution de son prix. Le jury du Goncourt riposte et, en contravention avec ses propres statuts, annonce dès le 16 novembre 1959 que son lauréat est Schwarz-Bart et que le prix lui sera officiellement décerné, selon la tradition, le premier lundi de décembre. Le lendemain la présidente du prix Fémina fait paraître cette mise au point ironique dans le Figaro (17/11/59) :

Surprises autant que flattées par la ravissante astuce de leurs confrères masculins ...les dames soussignées tiennent à faire savoir qu'elles auraient voté pour Le dernier des Justes, qu'elles se réjouissent que ce grand livre obtienne une importante couronne et félicitent cordialement les messieurs du Goncourt de ce choix excellent.

Début décembre le roman s'est déjà vendu à 220 000 exemplaires. Il atteint les 350 000 ventes l'année suivante, tandis que la plupart des pays achètent les droits de traduction. En moins d'un an, le succès de Schwarz-Bart devient mondial : la traduction américaine atteint en 1961 le chiffre de 550 000 exemplaires vendus (note 7). En Italie, Le dernier des Justes reçoit le prix Bancarella (décerné par 250 libraires pour couronner le best-seller de l'année). Toute l'Europe, dont deux des pays qui servent partiellement de cadre au roman, la Pologne (chap. II : Zémyock et chap. VIII : Jamais plus) et l'Allemagne (chap. III : Stillenstadt), mais aussi la Tchécoslovaquie et l'URSS et bien sûr Israël (où paraissent simultanément une traduction en hébreu et en yiddish -note 8) font du Dernier des justes un best-seller. Marc Chagall annonce son intention d'illustrer le roman (France-Soir du 19/12/59) tandis que le cinéaste Jules Dassin en acquiert les droits d'adaptation au cinéma (note 9). Plus tard, le succès fracassant d'un autre Goncourt "à sujet juif", La vie devant soi d'Emile Ajar (alias Romain Gary), en 1975, sera l'occasion de rappeler qu'André Schwarz-Bart continuait de culminer quinze ans après sur le plan commercial, demeurant le Goncourt le mieux vendu (un million de livres) (France Soir 26/11/75).

Cependant Le dernier des Justes ne mérite pas sa réputation uniquement parce qu'il reste succès de librairie rarement égalé (note 10). Sa valeur littéraire en fait un chef d'oeuvre largement reconnu. Dès la sortie du roman, le célèbre historien de la littérature française, Pierre de Boisdeffre, annonçait : "Le dernier des Justes pourrait bien être le plus grand roman français paru depuis La Peste d'Albert Camus" (Bulletin de l'Education nationale n° 33, 19/11/59). A l'échelon international, la New Encyclopaedia Britannica consacre la réputation mondiale de Schwarz-Bart : "author of what is regarded as one of the greatest literary works of the post-World War II period" (vol. 10, article S.B.).

Publié en édition de poche (Livre de poche, Paris 1968, Penguin Modern Classics 1977), objet d'une thèse de doctorat (1976), d'un livre (1986) et de travaux universitaires (note 11), Le dernier des Justes est aujourd'hui enseigné dans les universités comme l'un des précurseurs et l'un des chefs d'oeuvre de la littérature de la Shoah.

Près de trente ans après sa parution, le journal Le Monde, sous la plume d'Edgar Reichmann, marque ainsi la place de Schwarz-Bart dans la littérature contemporaine :

En 1959, la publication du Dernier des Justes , écrit par un certain André Schwarz-Bart, fait l'effet d'une bombe à retardement, réveille les consciences et ressuscite la vocation messianique du roman. (C'est l'un) des rares livres couronnés par le prix Goncourt qui aient modifié la vision de millions de lecteurs... texte destiné à marquer des générations. ... André Schwarz-Bart (est) l'écrivain qui a su si bien transposer en français la souffrance juive en lui donnant les dimensions d'un mythe fondateur... écrivain tout court (qui) a définitivement ancré la Shoah dans la mythologie du second millénaire. (Le Monde des Livres, 23/1/87 : Edgar

Reichmann : 'Un Goncourt mémorable').

4) L'affaire Schwarz-Bart

Parlant du succès du Dernier des justes, on ne peut éviter d'aborder ce qu'il convient bien d'appeler : 'l'affaire Schwarz-Bart', affaire qui dure à peine plus d'une semaine mais dont les retombées restent actives dans les mois qui suivent et, d'une certaine manière, jusqu'à ce jour (notamment par suite de la blessure causée à l'écrivain qui quitte définitivement Paris et les milieux littéraires en février 1960).

Tout commence par la publication d'un article sur deux colonnes dans Paris-Journal du 26 octobre. Henri Philippon fait état de rumeurs qui préfigurent un scandale susceptible de ravir le Goncourt à Schwarz-Bart. Le scandale éclate dans Arts, un hebdomadaire identifié avec la nouvelle droite française. Sous le titre : 'André Schwarz-Bart n'est pas le premier des justes' (28 octobre 1959), André Parinaud (directeur du journal) avance un certain nombre d'arguments pour délégitimer et disqualifier le candidat pressenti par les trois principaux prix littéraires et que Le Figaro littéraire venait de célébrer deux jours plus tôt comme « l'un des livres les plus importants qui aient paru ces temps-ci. Il nous saisit pour nous jeter bien au delà de la littérature, et c'est peu dire qu'il y a là un livre bouleversant (André Rousseaux, 26/10/59).

Faisant allusion à ce jugement, Parinaud demande si un roman placé « au delà de la littérature » (et partant apprécié moins pour sa valeur littéraire que comme « témoignage »), ne doit pas tout d'abord être marqué du sceau de l'authenticité. Or Parinaud tente une comparaison qui scandalise les partisans de Schwarz-Bart. Il évoque l'oeuvre du fasciste roumain Georghiu qui publia sous l'occupation un roman dans lequel il présentait les juifs comme profiteurs et vicieux. Après la guerre, Georghiu transposa ce même roman pour en faire une « bible de l'enfer concentrationnaire et une haute fresque du martyrologe juif ». Devenu en 1952 La vingt-cinquième heure, cet ouvrage fabriqué devint un best-seller. « Nous savons que l'escroquerie est payante » continue Parinaud en mentionnant d'autres oeuvres falsifiées qui obtinrent des prix et le succès. Dans le même souffle il affirme que Le dernier des justes fourmille d'erreurs concernant le judaïsme et l'histoire (il en évoque une douzaine) et d'emprunts, parfois mot pour mot, à d'autres auteurs. Il cite à ce propos quatorze lignes d'un texte de Mendele Mokher Sefarim publié récemment par une revue de littérature yiddish dans une traduction française d'Arnold Mandel. Il évoque aussi des textes de Buber, de Manès Sperber, d'Isaac Babel qui auraient étroitement inspiré Schwarz-Bart et il dénonce un contresens sur la signification de la souffrance juive : « On n'est pas 'lamek-vov' (sic !) de père en fils, comme dans le récit. L'élu peut-être obscur, humble anonyme, mais pas nécessairement souffrant. Son rôle n'est pas celui de bouc émissaire, mais de strict pratiquant de la justice ». En résumé, l'article accuse Schwarz-Bart de plagiat, d'ignorance et de distorsion de la théologie juive « qui le disqualifient en partie » et qui montrent « qu'il ne dispose pas réellement de l'expérience affective qu'il cherche à traduire ». Parinaud termine en disant que « le livre de Schwarz-Bart est de peu de poids si l'on avait lu et aimé les romans d'Albert Cohen, de Manès Sperber ou de Arnold Mandel » (comprenez par là : d'authentiques romans juifs) (note 12).

Schwarz-Bart escroc littéraire et faux témoin ? Dès le lendemain, la presse entière s'émeut (note 13). On dénonce immédiatement des manoeuvres d'éditeurs ou d'auteurs jaloux qui veulent empêcher Schwarz-Bart (et Le Seuil) de remporter le Goncourt. France-Observateur du 29/10/59, interroge Schwarz-Bart

qui reconnaît s'être documenté, avoir pris des milliers de notes. Le journal fait état d'autres rumeurs portant sur la fin du roman : Poliakov et Borwicz auraient largement inspiré le romancier pour la description d'Auschwitz. Schwarz-Bart explique que n'ayant pas été lui-même déporté, il s'est appuyé sur les récits d'authentiques témoins rapportés par ces historiens juifs. France-Observateur reconnaît que « la volonté de nuire est patente » et rassure Schwarz-Bart : « Sa personne et son oeuvre planent bien au delà de ces manœuvres ». Le même jour, L'Express consacre quatre pages à un entretien avec Schwarz-Bart (n°437, 29/10/59, p.29 à 32). L'écrivain explique longuement son itinéraire, les cinq versions de son roman écrites durant quatre années de travail, ses lectures en bibliothèque au cours desquelles il reconnaît sans peine avoir annoté des textes (dont ceux incriminés de Mendele, Poliakov et Borwicz). Dans ce même numéro, L'Express publie des lettres apaisantes de Poliakov et de Borwicz qui déclarent que leurs ouvrages ont été écrits pour qu'on s'y documente tandis que dans L'Arche de décembre 59, Arnold Mandel « donne l'absolution » à Schwarz-Bart en son nom et au nom de Mendele Mokher Sefarim « pour les dix lignes empruntées ».

L'accusation de plagiat fait long feu. Le très respecté directeur du Figaro littéraire, Maurice Noël, demande en effet à Schwarz-Bart de lui remettre ses manuscrits et les ouvrages dont il s'est servi pour sa documentation. Après quatre jours de minutieuses comparaisons, il publie un entrefilet dans son journal qui innocente l'écrivain. Dans le même numéro paraît une longue interview de Schwarz-Bart par Hugues Fouras : 'Pleins feux sur l'écrivain du Dernier des Justes' (Figaro littéraire du 31/10/59).

Si cette affaire n'empêche pas Schwarz-Bart de remporter le Goncourt et lui fournit même une publicité supplémentaire, elle n'en est pas moins néfaste par ses retombées. Le Mercure de France dans son numéro de novembre 1959 signale que trois lignes sur la mort du rabbi de York sont empruntées à une lettre de Madame de Sévigné racontant l'exécution en 1676 d'une empoisonneuse (la Brinvilliers). Le même passage sera exhumé deux ans plus tard par Le Canard enchaîné (29/3/61). André Stil, dans L'Humanité (5/11/59), signale qu'une scène du roman (p.277) est reprise mot pour mot d'un court passage (quelques lignes p.28) de La véritable histoire de Ah Q., roman chinois de Lou Sin. Tout en montrant que cet emprunt est transposé et profondément modifié, voire approfondi, Stil cède au petit jeu qui consiste à chercher les sources du roman. Pourtant la plupart des critiques s'accordent à dire que tout romancier historique pourrait être ainsi taxé de plagiat et que l'on a recensé des milliers de sources aux romans de Tolstoï, de Balzac, de Zola ou de Victor Hugo. Quant aux erreurs concernant le judaïsme, elles font l'objet de pages entières dans la presse de l'époque : mis à part Arnold Mandel (L'Arche d'août-septembre 1959) et le premier article de Parinaud, il faut lire notamment à ce propos Arthur Sandauer dans Les Lettres nouvelles (2/12/59 : « Un judaïsme christianisé »), Emile Touati et Léon Poliakov dans le mensuel juif Evidences (décembre 1959).

Schwarz-Bart cesse de passer pour un témoin authentique et l'on commence à parler d'un débutant maladroit qui a mal assimilé et mal intégré des éléments historiques qu'il mêle indistinctement à des légendes ou à la fiction. La France catholique en profite pour montrer que Schwarz-Bart a réinterprété l'histoire médiévale pour noircir encore le rôle de l'église et de la chrétienté (André Deroo, 15/1/60).

5) Les dénonciateurs juifs

En réaction à ces attaques, Schwarz-Bart, avec l'aide de Léon Algazi, corrige un certain nombre d'erreurs de détail dès la seconde édition du roman parue au moment du Goncourt. Il ajoute également en fin de volume une liste de ses principales sources historiques. Mais il conserve, bien entendu, les recompositions romanesques délibérées. Il semble d'autant plus blessé que l'attaque provient essentiellement de milieux juifs. C'est d'ailleurs ce que soulignent la plupart des critiques qui s'élèvent avec force contre les dénonciateurs. Dans un vigoureux plaidoyer pro-Schwarz-Bart, le communiste Pierre Daix écrit :

Je n'aime pas dans mon pays que l'on s'adresse à quelque jury que ce soit, pas plus au jury Goncourt qu'à d'autres, pour signaler qu'un tel n'est pas un juif sur mesure (Les Lettres françaises, 5/11/59).

(On remarquera les sous-entendus suggérés par le possessif « dans mon pays »). Une autre 'avocate' de Schwarz-Bart, Lucette Finas, déplore "qu'il soit attaqué sans générosité excessive par ceux-là mêmes pour qui il porte témoignage" (Lettres nouvelles 2/12/59). Et Maurice Nadeau, réaffirme la valeur littéraire incontestable de ce livre, qui mérite indiscutablement le Goncourt, s'étonnant que les attaques contre le candidat « émanaient, curieusement, de coréligionnaires de l'auteur qui a trouvé du soutien chez les "goyes" » (France Observateur 22/12/59).

Le bruit court en effet qu'André Parinaud (qui ne connaît rien au judaïsme) aurait reçu une liste d'erreurs et de 'réminiscences' littéraires dressée par des écrivains juifs méconnus ou frustrés, jaloux de l'audience inespérée d'un auteur juif autodidacte auprès du grand public et de la critique. On soupçonne Arnold Mandel et Manès Sperber (auxquels Parinaud rendait hommage à la fin de son article) C'est ce qu'insinue très vite Bernard Frank dans un brillant réquisitoire où il ridiculise Parinaud (France Observateur, 5/11/59). Si l'on en croit La Tribune sioniste du 11 décembre 1959, un dossier anti-Schwarz-Bart aurait été adressé par des 'littérateurs' juifs à plusieurs journaux parmi lesquels Le Figaro littéraire, L'Express et Paris-Jour, mais seul Arts aurait décidé d'en faire usage. Début novembre, Aux Ecoutes affirmait déjà que « l'auteur du dossier est connu : M. Arnold Mandel (traducteur de Mendele et) auteur méconnu d'un roman de qualité »(6/11/59). Quelques jours plus tard, le même journal retraçant la genèse de l'affaire désignait « Manès Sperber (auteur d'un remarquable ouvrage intitulé Qu'une larme dans l'océan) » et directeur de collection aux éditions Calmann-Lévy. Sperber aurait autrefois éconduit Schwarz-Bart avec son manuscrit. Semoncé par Calmann-Lévy, Sperber aurait confié un dossier à Parinaud. Le même journal fait état d'une autre rumeur (qui paraît la même semaine dans Les Lettres françaises, 19-25/ 11/59) : Le dernier des Justes aurait été réécrit et n'aurait rien à voir avec le manuscrit soumis au Seuil trois ans plus tôt (Aux Ecoutes du 20/11/59). Cette dernière accusation cherche à mettre en doute l'authenticité du talent d'écrivain de Schwarz-Bart (déjà ébranlé par l'accusation de plagiat). Scandalisée par la « manoeuvre par laquelle on a voulu assassiner (moralement s'entend) l'honneur d'un livre qui honore et grandit le judaïsme et qui fait toucher aux non-juifs l'horreur de la tragédie juive » La Tribune sioniste du 20/11/59 consacre trois articles à "l'attentat manqué contre l'auteur du Dernier des Justes" et constate: « Malheureusement ce sont des écrivains juifs qui sont à l'origine de cette campagne ». Montrée du doigt un temps à cause de Mandel, L'Arche se déclare fière de voir couronné par le Goncourt celui qu'elle définit comme un ami et un collaborateur, qu'elle a été la première à découvrir (en 1956) et à promouvoir (en juillet 1959). Mais le rédacteur en chef Michel Salomon désavoue, dans un éditorial, son critique littéraire, Arnold Mandel :

J'en veux donc à Mandel, bien que je le sache innocent de toute manoeuvre préconçue, d'être malgré lui à l'origine d'une cabale déplaisante qui a utilisé ses 'trouvailles' dans un contexte et avec des intentions hostiles (...) J'estime que si Schwarz-Bart avait manqué le Goncourt pour des raisons extra-littéraires, il y aurait eu lieu d'être sérieusement affligé. (L'Arche n°35, novembre 1959).

Dans le même numéro, L'Arche écrit que « cette querelle de synagogue méritait qu'on fit intervenir un rabbin » et interroge le rabbin (et historien) Simon Schwarzfuchs qui titre ainsi sa démonstration : « Schwarz-Bart authentique écrivain juif ». Parallèlement des personnalités juives de premier plan, notamment le grand rabbin de France (Jacob Kaplan), Edmond Fleg, André et Renée Neher (Evidences, déc.59), la revue néo-orthodoxe Trait d'Union (Azriel Merzbach et Jean Halperin, déc.59 et janvier 60) affirment l'authenticité du roman et sa conformité avec la tradition et l'histoire juives. Sur le sens de la souffrance du Juste et d'Israël (dont Parinaud affirme qu'elle est mal interprétée), on cite pêle-mêle Job, le Serviteur souffrant d'Isaïe 53, les interprétations de Juda Halévy sur le peuple d'Israël coeur du monde, la liturgie des Kinoth (élégies) et la chaîne des persécutions à travers l'histoire avec le sens qu'y attachèrent les juifs croyants.

Avec le recul, il semble avéré que les « dénonciateurs juifs » de Schwarz-Bart ont été manipulés par les éditions Calmann-Lévy, soucieuses de « souffler » le Goncourt au Seuil. Dans une lettre de 1976, l'historien Léon Poliakov justifiait ainsi les prises de position contre Le Dernier des Justes, qui avaient été publiées dans Lettres nouvelles du 23/12/59 et dans Evidences, n° de déc.59 :

Au point de vue de mes motivations, peut-être avez-vous intuitivement perçu le roussi (...) Chez mon éditeur (...) on m'avait suggéré une démarche réellement moche : j'ai eu le bon sens de ne pas suivre la suggestion, et pourtant je fus publiquement accusé (par L'Express, je crois) d'avoir pris part à la cabale anti-schwarzbardienne. Il y avait de quoi s'émouvoir. En bref, il est fort possible que si je n'avais pas eu ces émotions, je n'aurais pas fait d'article du tout (Lettre à F.K., 29/7/76).

Poliakov, Sperber, Mandel, tous auteurs publiés chez Calmann-Lévy auraient donc été réquisitionnés pour servir d'étroits intérêts d'édition. De leur point de vue, la manoeuvre était sans doute plus noble (nous le verrons par la suite) et l'on peut supposer qu'ils étaient sans doute mus par la crainte de voir Le dernier des Justes imposer une image tronquée du judaïsme, allant précisément dans le sens des mythes chrétiens sur les juifs (martyrs parce que maudits). Le retournement de Mandel (dont la critique positive est citée en tête de cet article) est en effet spectaculaire et le fait qu'il ait été universellement désigné comme l'un des dénonciateurs de Schwarz-Bart a sans doute (comme ce fut le cas pour Poliakov) exacerbé sa rancœur. Il est probable aussi que Arthur Sandauer (cf. Lettres Nouvelles 2/12/59) avait été payé pour dresser la liste des erreurs communiquée à la presse.

Nous l'avons dit, les accusations portées contre Schwarz-Bart sont vite invalidées et sa gloire devient

mondiale. Pourtant la polémique ne cesse de rebondir et occupe la presse durant plusieurs mois. En effet, près de trois cents articles paraissent en France entre la sortie du livre, en septembre, et le Goncourt, en décembre 1959. On en compte une centaine supplémentaire jusqu'en juin 1960 et encore une vingtaine jusque fin 1961. Certains journaux relancent le débat de livraison en livraison (note 14). De fait, la France se passionne désormais pour des questions qui n'ont plus de rapport avec la littérature : le rôle de la souffrance dans le destin juif, la responsabilité chrétienne dans l'antisémitisme et dans la Shoah, la place de la résistance armée dans la Shoah.

Juifs, chrétiens, marxistes, anciens résistants s'emparent du *Dernier des Justes* pour clarifier leurs conceptions du monde.

6) Un roman à contre-courant

L'on est surpris, en relisant la presse de l'époque, par les lectures contradictoires que suscite le roman. Sur le plan littéraire, Schwarz-Bart apparaît aux uns comme l'un des grands écrivains de ce siècle, aux autres comme un débutant bien intentionné mais maladroit, dont la réputation est surfaite. Son oeuvre est encensée comme une épopée, un chant profond et bouleversant, une élégie ou au contraire décriée comme un récit mal écrit, parfois vulgaire. On souligne sa retenue dans le récit de l'horreur ou on lui reproche d'exagérer, de trop s'appuyer sur la "méchanceté de l'histoire" (cf. André Maurois, *La Revue de Paris*, déc. 59), et sur des effets outranciers. Si certains admirent la souplesse avec laquelle l'auteur passe de l'histoire à la légende et au roman, d'autres soulignent au contraire la confusion qui résulte du mélange des genres. Pour beaucoup, *Le dernier des Justes* est un témoignage authentique sur la civilisation juive, un regard porté de l'intérieur sur une mentalité et un mode de vie que les Français ignoraient. D'autres parlent de l'oeuvre peu crédible d'un autodidacte du judaïsme. On admire qu'il contribue à introduire le fait juif dans la littérature française, en le hissant, par ses thèmes, au niveau universaliste. Par contre certains accents (antisémites ?) affirment que cette écriture "autre", "étrangère", s'accorde mal avec les règles du bon goût français et qu'elle sert un roman folklorique et régionaliste, mesquinement refermé sur sa communauté d'origine. Cette multiplicité de lectures contradictoires prouve que le roman de Schwarz-Bart s'appuie sur une certaine ambiguïté de construction qui laisse l'oeuvre 'ouverte' aux interprétations les plus diverses. Mais par ailleurs cet aspect du débat semble s'inscrire dans le contexte de la tentative d'établir une littérature juive de langue française, littérature dont les frontières sont encore floues et difficiles à définir. Le roman de Schwarz-Bart paraît en effet au moment même où la littérature juive de la Shoah prend son essor en France, après un silence d'une douzaine d'années (note 15). Certes, avant la guerre, un certain nombre d'écrivains juifs s'étaient imposés : André Spire, Albert Cohen, Edmond Fleg, Armand Lunel (prix Renaudot 1926), Elian Finbert (prix de la Renaissance 1933)... Malgré un succès d'estime, ils étaient pourtant restés en marge de la littérature française et aucun d'eux ne s'étaient, par la suite, exprimés sur la Shoah autrement que par des pages isolées. Après la guerre, les écrivains juifs de langue française s'expriment essentiellement comme Français de confession juive (Jean-Jacques Bernard, Jacqueline Mesnil-Amar, Roger Ikor - le Goncourt 1955) ou comme Européens luttant pour les libertés occidentales (Manès Sperber, Albert Memmi, Romain Gary - Goncourt 1956, Joseph Kessel - élu à l'Académie française en 1962). Ils sont très rares ceux qui - comme Arnold Mandel - tentent d'écrire en juifs à travers l'outil de la langue française.

Or précisément, André Schwarz-Bart est de ceux-là. Bien plus, il est le premier à obtenir un succès non seulement national mais universel. On comprend que sa position, à la fois profondément enracinée dans la tradition littéraire yiddish et juive (sans pour autant appartenir à l'establishment juif), mais aussi délibérément insérée dans les formes françaises des chroniques médiévales, du roman historique, des satires voltairiennes (sans pour autant se réclamer d'un courant spécifique de la littérature française du XXème siècle) ait pu désorienter, voire gêner ou même choquer. Schwarz-Bart, écrivain à la fois au dedans et au dehors des littératures dont il se réclame apparaît à certains (par son style et par les thèmes choisis) profondément "autre", "étranger".

Sur le plan des positions illustrées par ses personnages, le lecteur comprend mal que Schwarz-Bart, résistant et ancien combattant, prône dans son roman la non-violence et présente des héros qui semblent accepter passivement leurs souffrances. A cet égard, l'attaque provient de trois fronts : les résistants (qui rejettent ces héros 'négatifs' et refusent d'accepter l'apparent 'reniement' de leur camarade de combat), les sionistes (qui évoquent le ghetto de Varsovie et les luttes d'Israël qui ont modifié l'image du juif) et les communistes (qui voient dans la valorisation des souffrances par les 'Justes' l'illustration des thèses marxistes selon lesquelles la religion endort toute velléité de résistance).

A ses détracteurs, Schwarz-Bart répond, juste après la remise du prix Goncourt, par un court texte paru dans L'Express du 10/12/59. Il se déclare inquiet de certaines lectures faites de son livre, rappelle qu'il n'a pas "prétendu écrire le martyrologe du peuple juif ni son épopée", qu'il ne se considère pas comme son porte-parole mais qu'il a simplement voulu rendre hommage aux siens dans un ouvrage de fiction. Pour expliquer la non-violence de ses héros, il se contente de citer le texte qu'il avait publié dans L'Arche de décembre 1956, en guise d'introduction à des extraits de son futur roman. Ses "intentions et leur portée n'ont en rien changé depuis" :

On me demande pourquoi un roman juif, et pourquoi ce roman-ci, qui s'achève sur la fin du héros et l'anéantissement de son monde. Il me semble que ce n'est ni par manque d'un sujet plus séduisant, ni par goût de la tristesse et de la mort (...)

Je n'ai pas cherché (mon) héros parmi les révoltés du ghetto de Varsovie, ni parmi les résistants qui furent, eux aussi, la terrible exception. Je l'ai préféré désarmé de coeur, se gardant naïf devant le mal, et tel que furent nos lointains ascendants.

Ce type de héros n'est pas spectaculaire. On le conteste volontiers aujourd'hui au nom d'une humanité plus martiale. Il est convenu que le mot de ghetto se prononce avec une pointe de mépris. On voudrait que mille ans d'histoire juive ne soit que la chronique dérisoire des victimes et de leurs bourreaux. Soucieux de l'avenir ou exaltés, nous avons désappris de respecter notre passé. Mais l'histoire juive, me semble-t-il, est plus qu'une simple addition de victimes, et il s'y manifeste une grandeur jusque dans les destins les plus ordinaires. C'est pourquoi je désire montrer un Juif de la vieille race, désarmé et sans haine, et qui pourtant soit homme, véritablement, selon une tradition aujourd'hui presque éteinte (A. S-B, Revue du F.S.J.U, déc.1956 et L'Express 10/12/59).

On peut regretter que ce texte, si fondamental pour la compréhension des intentions de l'auteur, ne figure pas en introduction du roman achevé. Il aurait peut-être contribué à dissiper certains malentendus qui

subsistent jusqu'à ce jour. Car si Ernie Lévy, est le 'dernier' des 'justes', c'est en tant que contemporain de "l'anéantissement" du monde des juifs de "l'ancienne race". Sa grandeur se trouve non dans le courage martial et l'héroïsme spectaculaire des armes mais dans un authentique humanisme, héros juif "naïf devant le mal" et "sans haine". L'ancien combattant et résistant Schwarz-Bart est certes "soucieux de l'avenir". Mais il souhaite d'abord rendre sa dignité à la civilisation détruite de ses glorieux "ascendants".

On comprend aujourd'hui que son choix ait pu être contesté alors. Schwarz-Bart chante d'une histoire de la dignité des martyrs dans la persécution écrit à contre-courant des représentations triomphalistes de l'après-guerre. En Israël, la commémoration de la Shoah allie dans un même souffle héros et victimes : le Yom Hashoah (institué par décret du Parlement israélien le 12 avril 1951) est intitulé : Yom Hazikaron lashoa velaguevoura (Journée du souvenir de la Shoah et de l'héroïsme). Son cérémonial est précisé dans la loi du 4 mars 1959 et sa date est fixée au 27 nissan (soit à quelques jours de la fête de Pessa'h qui vit le début de l'héroïque révolte du ghetto de Varsovie, note 16). Les juifs français commémorent aussi la déportation aux abords de l'anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie, lors du dernier dimanche d'avril (date de la Journée nationale de la Déportation, instaurée en France en 1952 pour marquer un autre anniversaire héroïque, celui de la libération des camps). La nation française mêle aussi souffrance et résistance dans une même association fondée en 1946 (la F.N.D.I.R.P.) les "Déportés, Internés, Résistants et Patriotes" et les cérémonies fondent longtemps, sans souhaiter le mettre à part, le souvenir des morts juifs dans celui des morts français, la mémoire de la déportation dans la mémoire de la lutte de la France libre (De Gaulle) et de la résistance (notamment communiste, note 17).

Le roman de Schwarz-Bart privilégie délibérément la mémoire juive de la Shoah, replacée dans le contexte du judaïsme européen, au lieu d'intégrer ses personnages dans les souffrances mais aussi dans la lutte du peuple français ou de l'internationale communiste (comme l'ont fait Romain Gary et Manès Sperber) ou encore dans la résistance juive (notamment sioniste). Il s'attire la colère de ceux qui, à cette époque, refusent que la persécution soit dépeinte sans le pendant 'obligatoire' de la résistance et qu'on présente une histoire juive vécue à la fois dans les marges de l'histoire française et en retrait de l'épopée sioniste.

Nous avons dit que *Le dernier des Justes* s'impose presque en même temps que le succès mondial, sans précédent, du roman américain de Léon Uris : *Exodus*, aussitôt adapté au cinéma par Otto Preminger (1960). Les héros d'*Exodus*, rescapés de la Shoah, se battent et construisent un Etat. Or Schwarz-Bart impose, dès 1959, un point de vue qui ne sera largement admis que dans les années 80 (notamment la dignité de la résistance spirituelle opposée à la résistance par les armes, la spécificité du destin juif dans la Shoah...). Il écrit et publie alors qu'un débat identitaire agite à la fois la société française (qui après son implication en Indochine est embourbée en Algérie) et la société juive (qui s'interroge sur l'échec de l'assimilation et qui cherche à redéfinir l'identité juive, autrement que par la notion d'appartenance à un peuple persécuté). Pour tous, la résistance au nazisme durant la seconde guerre mondiale est une page glorieuse qu'il convient de brandir pour faire oublier les crises de l'heure (la décolonisation pour les Français; le problème des réfugiés palestiniens de 1948 pour les sionistes).

Le roman de Schwarz-Bart arrive soit trop tard (puisqu'il adopte le point de vue rétrospectif du judaïsme européen d'avant la Shoah), soit trop tôt (puisqu'il valorise la civilisation diasporique à l'heure où cette attitude n'est pas encore de mise, note 18). Cherchant à expliquer (en 1986) les malentendus engendrés à

l'époque par Le dernier des Justes , Guy Le Clech constate :

Avec la création de l'Etat d'Israël un nouveau type de juif est apparu, maître de son histoire. Toute la littérature israélienne est traversée de la renaissance juive par le combat. Dès lors le dilemme est simple. Ou Le dernier des Justes est une oeuvre dépassée ou c'est une oeuvre encore à venir dont le message, une fois la paix assurée, retrouvera tout son sens (Guy Le Clech, L'arche, octobre 1986).

7) Le dernier des Justes, précurseur du devoir de mémoire

En tout cas, Le dernier des Justes joue en France le rôle précieux de déclencheur de la mémoire juive de la Shoah. A l'heure où les Israéliens découvrent l'ignorance infinie de la jeune génération concernant la Shoah et utilisent l'enlèvement d'Eichman (1960) et son procès (1961-62) à la fois comme révélateur et outil pédagogique et comme tribune qui donne publiquement, la parole aux rescapés, Le dernier des Justes révèle en France les réalités de la Shoah à une génération privée de mémoire. Grâce à lui et dans son sillage, André et Renée Neher (il est philosophe, elle est historienne) entreprennent une vaste opération qu'ils intitulent : "Souviens-toi" (Zakhor). Voici ce qu'ils écrivent à ce propos dans le Journal des Communautés du 5/2/1960 :

Les discussions et réflexions multiples soulevées par la parution du bouleversant roman de Schwarz-Bart, Le dernier des justes, dans les milieux de culture et d'âge différents, nous ont révélé l'ignorance de la jeunesse devant les événements vécus par le judaïsme d'Europe de 1933 à 1948. Pour de nombreuses raisons - fort explicables et fort légitimes - les hommes qui furent les témoins de ces événements ont du mal à en parler à leurs enfants, à leurs élèves... C'est à nous tous qu'il incombe aujourd'hui d'entreprendre une action pédagogique de longue haleine qui, nous l'avons expérimenté ces dernières semaines, s'avère indispensable.

Outre un programme précis proposé aux enseignants juifs (cf. Renée Neher, Hamoré n° 14, mars 1961 : "Suggestions pour l'Omer : opération "Souviens-toi"), les Neher organisent, dès janvier 1960, à l'université de Strasbourg, une série de quatre rencontres avec des témoins et des historiens, cycle intitulé : 'Mort et résurrection du Dernier des Justes ' (sur le destin juif pendant et après la Shoah et la création de l'Etat d'Israël). Dans ce sillage, une équipe de conteurs se met au travail pour rédiger des récits destinés aux enfants de 10 à 14 ans sur la vie durant ces années terribles. Ce recueil : Récits et contes "lezikaron." 1939-1945. Le temps qu'on n'oublie pas, paraîtra en 1963 à Paris, à la Fondation Sefer. En même temps, l'Institut Pédagogique National français inclut un extrait du roman de Schwarz-Bart dans ses Textes et documents n°3 destinés à préparer les enfants à la Journée nationale de la déportation (fiche SEVPEN, Paris, novembre 1960, 'L'antisémitisme'). Des conférences, des débats interconfessionnels, des numéros spéciaux de revues religieuses et littéraires s'appuient sur Le dernier des Justes pour élucider la nature du destin juif après la Shoah. (Citons, parmi d'autres, le colloque interconfessionnel de haute tenue organisé par le Centre Catholique des Intellectuels Français, qui donne lieu à une livraison spéciale de sa revue : C.C.I.F., 1960). Pour beaucoup, le roman de Schwarz-Bart

devient un livre de référence, un peu comme l'avait été, à sa sortie en France, en 1950, Le Journal d'Anne Frank dont l'impact venait d'être relancé par l'adaptation théâtrale? donnée à Paris en 1958. L'association Peuple et Culture (PEC, groupe d'action culturelle progressiste) établit une fiche de lecture de 40 pages sur l'utilisation du Dernier des Justes dans les bibliothèques populaires ou dans les veillées ou cercles d'études d'Education populaire (Paris, 1966, 2ème édition mise à jour en 1970). Les thèmes abordés portent sur l'histoire et la spiritualité juives, sur l'antisémitisme et les relations judéo-chrétiennes. La consécration du Dernier des Justes invite les lecteurs à identifier les héros du roman aux juifs qu'ils souhaitent désormais mieux connaître.

On peut comprendre la réaction indignée de certains juifs qui refusent de se reconnaître dans les Lévy du roman.

8. Les historiens de l'antisémitisme et la polémique judéo-chrétienne

Nous l'avons dit, Le dernier des Justes aborde la Shoah de manière réfractée, en faisant le procès de l'antisémitisme chrétien qui depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, persécute un peuple considéré comme déicide. En choisissant de retracer l'histoire juive européenne à travers les flambées d'antisémitisme, Schwarz-Bart ne fait que s'appuyer sur les écrits de deux grands historiens juifs de l'antisémitisme : Jules Isaac et Léon Poliakov. Pour comprendre les ressorts du roman, il convient de rappeler leurs thèses et de se replacer dans la perspective de l'époque.

Jules Isaac (1877-1963), le célèbre co-auteur des manuels d'histoire Mallet et Isaac que tous les lycéens de France ont eu entre les mains, voit son oeuvre réorientée par la Shoah. Fils d'officier, ancien combattant, ami de Péguy, il est pourtant destitué par Vichy, parce que juif, tandis que sa femme et sa fille disparaissent en déportation. Dès 1947, il contribue à la fondation en France des amitiés judéo-chrétiennes (avec notamment Edmond Fleg et André Neher du côté juif) et il participe à la conférence judéo-chrétienne de Seeligsberg où il propose (avec le grand rabbin Kaplan) dix-huit points de redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël. Son action aboutit (en 1959) à la suppression par Jean XXIII de l'expression "pro perfidis judoeis" dans la liturgie catholique et plus tard aux déclarations de Vatican II (1965). Dans son oeuvre écrite, depuis Jésus et Israël (Albin-Michel, Paris, 1948), et Genèse de l'antisémitisme (Calmann-Lévy 1956), il ne cesse de lutter contre ce qu'il appelle : 'l'enseignement du mépris' (titre d'un de ses livres majeurs, Fasquelle, 1962), dénonçant les siècles de catéchèse qui ont persuadé les chrétiens de la perfidie juive et de son caractère satanique, soulignant le lien entre les pratiques de l'antisémitisme chrétien et le système hitlérien.

La lueur du four crématoire d'Auschwitz est le phare qui éclaire, qui oriente toutes mes pensées. O mes frères juifs, et vous aussi mes frères chrétiens, ne croyez-vous pas qu'elle se confond avec une autre lueur, celle de la Croix ? (Jésus et Israël, p. 572).

Schwarz-Bart reprend la plupart de ces thèses dans son roman, ce dont une partie des critiques ont conscience puisqu'ils placent expressément Le dernier des Justes dans le sillage de Jules Isaac. Mais par là-même, Schwarz-Bart est accusé, comme Jules Isaac, de privilégier les racines chrétiennes de

l'antisémitisme nazi. Les deux hommes entament une correspondance et, dans une conférence prononcée à la Sorbonne le 15 décembre 1959 (quelques jours après la remise du Goncourt à Schwarz-Bart), Jules Isaac lui rend hommage :

Mais non, je ne suis pas seul. Il y a derrière moi, présence invisible, une foule immense : les milliers et milliers de victimes innocentes, sacrifiées de génération en génération, celles-là même que vient d'évoquer dans sa première oeuvre, si forte, si bouleversante, un jeune écrivain juif dont le nom est maintenant sur toutes les lèvres. Grâce vous soient rendues, André Schwarz-Bart! Quel puissant renfort vous m'apportez! (L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes, Fasquelle, Paris 1960 p.43).

Si Jules Isaac ressent le succès de Schwarz-Bart comme un soutien à son oeuvre (il lui demandera même une préface pour une édition américaine de Jésus et Israël), ce n'est pas le cas de Léon Poliakov, lui aussi historien de l'antisémitisme, membre de la représentation française au Tribunal de Nüremberg, traducteur en français des Chroniques du ghetto de Varsovie, d'Emmanuel Ringelblum (Laffont 1959). Rappelons qu'à la suite des accusations de plagiat, Schwarz-Bart avait dû mentionner, dès la seconde édition de son roman, ses sources historiques (dont deux ouvrages de Poliakov : Le bréviaire de la haine et Du Christ aux juifs de cour, Calmann-Lévy, 1951 et 1955). Or le nom de Poliakov est évoqué (certainement à tort) parmi les "dénonciateurs juifs" de Schwarz-Bart. Il est vrai que Poliakov a pris parti contre lui dans la presse. Dans un échange de lettres avec Lucette Finas, publié dans la revue Lettres nouvelles, Poliakov réagit violemment contre la lecture qu'ont fait une grande partie des chrétiens et qu'il attribue à une 'interprétation christique' du rôle rédempteur de la souffrance dans le roman (comme beaucoup de juifs qui accuseront Schwarz-Bart d'avoir écrit un roman 'chrétien'). Poliakov écrit en tout cas (et nous sommes ici au coeur du débat) :

Le dernier des Justes reflète très clairement une certaine conception du "mystère d'Israël", une certaine eschatologie, selon laquelle les Juifs sont voués aux souffrances et aux persécutions pour le salut des Gentils. Or personnellement, je n'aime pas être persécuté, même pour le bien d'autrui (...) Si Le dernier des Justes , aux yeux des Gentils, est un témoignage en mon nom, et au nom de tous les Juifs, ce livre, dont il serait facile de tirer ce mythe sommaire : "Les Juifs sont un peuple-Dieu, qu'il faut qu'on tue, eux-mêmes le disent", devient tout simplement un livre dangereux. (Lettres nouvelles, 23/12/59)

Ainsi donc, voici le secret du rejet de Schwarz-Bart par une partie des lecteurs juifs. Le succès même de Schwarz-Bart le rend responsable d'interprétations (certes erronées) qui risquent de desservir la cause juive en faisant de son livre une "passion" juive, apparemment revendiquée. Parmi les très nombreux gauchissements de lecture, voici quelques uns des textes d'auteurs célèbres qui ont particulièrement choqué Poliakov et, avec lui, les lecteurs juifs de la presse de l'époque :

J'aimerais savoir ce que André Schwarz-Bart pense de Jésus "en agonie

jusqu'à la fin du monde", avec ceux de sa race selon la chair (François Mauriac, L'Express n° 434, 8/10/59).

C'est dans ce contexte biblique que nous avons lu avec émotion ces pages poignantes, ruisselantes de spiritualité victimale, le regard intérieur fixé sur le Juste par excellence, Jésus, le premier des Justes, le Seul Juste (Pierre Blanchard, Bible et Vie chrétienne, n° 32, mars-avril 1960).

Ernie est mort, mais à son exemple il y aura d'autres juifs pour porter la peine des autres et témoigner du Dieu d'Israël, malgré la malédiction dont depuis des milliers d'années il accable son peuple élu (Emile Henriot, Le Monde, 4/11/1959).

Dans une seconde lettre à Lucette Finas, Poliakov nuance sa position :

C'est un mérite du Dernier des Justes d'avoir suscité tant de discussions passionnées et passionnantes. Mais s'il est vrai que les Juifs doivent se montrer "historiquement méchants" - et c'est ce que font d'habitude les historiens juifs - il n'en demeure pas moins qu'il leur importe d'éviter l'écueil opposé, en se complaisant dans le rôle de l'agneau sacrifié ("The lachrymose conception of Jewish history" d'après un terme consacré). Cela, c'est le danger du livre de Schwarz-Bart, même s'il est un romancier, et non un historien (op.cit.).

Théorisée par l'historien Salo Baron, l'écriture 'doloriste', 'lacrymale' de l'histoire juive ("The lachrymose conception of Jewish history", fondée sur le fil événementiel qui, depuis le fameux Emek Habakha de Yossef Hakohen (XVIème siècle) met l'accent sur les expulsions et les persécutions n'est plus de mise en 1959. On veut désormais écrire l'histoire juive en soulignant les faits positifs, la création intellectuelle, l'évolution des moeurs. Poliakov qui, quoi qu'il en dise, avait d'abord cédé lui-même, comme Jules Isaac, à la lecture "lacrymale" de l'histoire juive, espérant alors combattre efficacement l'antisémitisme, a fini par la rejeter et s'en démarquer.

Au cours des années, on évolue, et entre 1950 et 1960, j'ai évolué. Dans ma préface au vol. II de mon Histoire de l'antisémitisme (1961), j'ai cherché à montrer comment les écrits « philosémites » ou les apologies contribuent tout comme les écrits antisémites à perpétuer et l'antisémitisme et le judaïsme. Il y a du reste d'excellents textes talmudiques à ce sujet (lettre L.P. à F.K., 29 juillet 1976).

Les réactions au roman de Schwarz-Bart ont certainement contribué à accentuer l'évolution de Poliakov. Sans le désigner nommément, Poliakov, évoquant une phrase écrite par Mauriac à propos du Dernier des Justes ("André Schwarz-Bart prend la relève de Jules Isaac pour demander des comptes à la chrétienté", L'Express, 8/10/59) s'interroge sur l'impact des dénonciations de l'antisémitisme qui, en prenant des allures de réquisitoires, risquent de 'ranimer de sourdes animosités' :

Les persécutions, qui aiguisent le sens de justice des Juifs, les incitent aussi à

s'attarder sur elles, parfois même à se complaire dans le rôle des victimes, qui fut historiquement leur rôle de fait, et une telle complaisance stimule la tentation des bourreaux... en sorte que l'on pourrait parler d'un véritable complexe de l'agneau sacrifié, chez le bouc émissaire (complaisance) rachetée par une dichotomie sommaire ... Nous sommes les Justes et eux les Injustes, et peu importe que cela soit vrai en très grande partie (au contraire, car plus le Juif a raison, plus il a tort aux yeux du monde). (Préface du T. II de l'Histoire de l'antisémitisme : De Mahomet aux Marranes, Calmann-Lévy, 1961, pp.XI et XII, souligné par Poliakov).

Il est vrai qu'en relisant les centaines d'articles écrits sur Le dernier des Justes (et c'est particulièrement vrai pour la presse de province ou la presse confessionnelle chrétienne), on constate de nombreuses réactions agressives suscitées par le roman. Certains fustigent l'ingratitude juive face à une société chrétienne qui a tant fait pour les juifs ! D'autres rappellent l'aveuglement juif et la malédiction dont ils font l'objet. Et puis l'identification avec les héros de Schwarz-Bart permet à certains lecteurs de se dédouaner à bon compte. C'est ce qu'affirme, avec Poliakov, un autre détracteur de Schwarz-Bart, l'écrivain juif Arnold Mandel qui ne cessera plus, jusqu'à son dernier souffle, d'évoquer l'émotion suspecte et "impure" suscitée à la fois par Anne Frank et par Ernie Lévy, issue d'un "sentiment diffus de culpabilité" mais prompt à s'estomper au bénéfice d'un autre "souffrant" (notamment le Palestinien) puisque cette émotion identifie le juif à sa seule souffrance et non à son identité et à sa spécificité culturelle : « Car si la signification du destin juif est uniquement celle de l'agneau de Dieu", il y a nécessairement compétition et même embarras du choix dans ce bas monde plein d'injustice et de cruauté » (Mandel, Traces (3), 2ème trimestre 1981, p.101 (note 19). Mandel s'élève surtout contre les mauvaises raisons du « considérable retentissement » du Dernier des Justes :

C'est de la christologie. En tant « que peuple-christ », les Juifs peuvent de nouveau être acceptés et plaints. Mais dans la perception juive du destin juif, il n'en est pas ainsi. La souffrance est assumée mais elle n'est pas voulue, pas glorifiée en tant que telle. Le martyre peut être une nécessité, il n'est pas une vocation (L'Arche n°174-175, sept.-octo. 1971, p. 82, signé Jacques Mosel, pseudonyme d'Arnold Mandel).

Peut importe, pour Mandel, que dans le roman le grand-père Mardochée explique à Ernie que la souffrance ne doit jamais être recherchée mais qu'il faut lui donner un sens lorsqu'elle survient . En relisant, avec le recul du temps, les réactions d'un Poliakov ou d'un Mandel au Dernier des Justes , on se dit que la cabale juive contre Schwarz-Bart, au moment du Goncourt, aura sans doute eu, pour cause profonde, la crainte de voir la compassion suscitée par le roman se transformer en agressivité ou en condamnation des juifs combattants au nom des valeurs "chrétiennes" de la souffrance mystiquement assumée... Contre de telles positions, reflétées par la presse de l'époque, il ne suffisait pas que nombre de chrétiens aient rappelé le rôle éminemment positif joué par Le dernier des Justes . Ainsi un catholique, le Révérend Père Michel Riquet déclarait en 1975 :

Cent fois j'ai cité le roman de Schwarz-Bart comme un point de référence sur l'examen de conscience que le chrétien doit faire vis-à-vis de l'histoire juive ; il

exprime d'une manière poignante ce qu'a été le drame juif à travers l'histoire.
C'est une interpellation aux chrétiens, et je l'ai trouvé parfaitement juif (Solitude d'Israël, PUF, 1975, p.87)

Chez les protestants, on trouve aussi des jugements nuancés. Telle l'analyse perspicace d'un spécialiste de la spiritualité protestante, Albert-Marie Schmidt, analysant dans un débat qui s'est tenu en 1960 à Paris au Centre Catholique des Intellectuels Français, les sources juives de la souffrance d'Ernie Lévy et concluant :

Certaines personnes ont accusé André Schwarz-Bart d'avoir fabriqué de toutes pièces, pour l'agrément de ses futurs lecteurs, un judaïsme christianisé. Pour moi, je n'ai pas découvert dans son livre de notions explicitement chrétiennes. (Revue du C.C.I.F., Paris, sans date, archives de l'auteur)

Malgré ces jugements, une partie de l'establishment juif a pris l'habitude de reléguer Le dernier des Justes au rayon des romans de juifs christianisants, aux côtés de Shalom Ash par exemple. C'est ainsi que l'Encyclopaedia Judaica pérenise, sous la plume de Claude Vigée, une interprétation bien sommaire de l'oeuvre de Schwarz-Bart :

The author's comparative ignorance of Jewish history and culture -the legacy of his tragic boyhood- led him to distort the real tradition by making the Zaddikim (his "Justes") a hereditary clan, rather than three dozen hidden saints whose virtues preserve the Jews in each generation. Paradoxically, therefore, there is a distinctly Christian element in his tale of preordained self-sacrifice, whereby men's sins are atoned for by Schwarz-Bart's lamedvovniks. Despite this blemish, The Last of the Just remains a powerful indictment of Christendom ... a kind of Jewish passion play (Claude Vigée, Encyclopaedia Judaica, 14, Jérusalem, 1972, pp. 1027-1028).

Cet article d'encyclopédie reproduit presque littéralement le jugement de l'un des premiers historiens de la littérature juive de langue française, Charles Lehrmann, enseignant de l'université Bar-Ilan. Pour ce dernier :

Schwarz-Bart à a donné aux éléments isolés de ses souvenirs d'enfants une interprétation totalement erronée au point de falsifier l'idée de la légende servant de leitmotiv à son roman (...) Les événements racontés se trouvent interprétés dans un sens opposé à la tradition juive. Et tout en voulant rendre un hommage douloureux aux six millions de victimes, il trahit la nature de leur martyre en l'interprétant contrairement au judaïsme authentique. Le point de vue de son entourage chrétien devient alors insensiblement le sien, ce qui n'était peut-être pas sans importance dans la balance du jury décidant du prix Goncourt, de même que la thèse de l'assimilation totale défendue par Roger Ikor dans Les Eaux mêlées n'était pas pour lui déplaire. (C. Lehrmann, L'élément juif dans la littérature, T.2, pp.184-191, Albin Michel, Paris 1961).

Ces jugements, compréhensibles dans le contexte de l'époque, qui s'appuient plutôt sur certaines interprétations faussées du roman que sur le message exprimé à travers les divers personnages et dans les déclarations de l'auteur, expliquent la blessure ressentie par André Schwarz-Bart. Bouleversé par les malentendus sur le sens même de son entreprise, il décide de quitter la France en février 1960 et de détruire tous ses manuscrits, en 1962. Il confiera plus tard :

Depuis sa parution, lorsqu'on me parlait de ce roman, j'étais toujours saisi par l'impression bizarre qu'il ne s'agissait pas du livre que j'avais écrit. Cette impression est sans doute familière à la plupart des écrivains... Ce livre m'était devenu étranger à cause des interprétations qui en ont été faites, élogieuses ou non (Lettre S.B.-F.K., 30/7/75).

Le livre me devint suspect, je regrettais de l'avoir écrit et demeurais un certain nombre d'années avant d'en prendre connaissance, ne l'ayant lu qu'à l'état de manuscrit. C'est seulement après le prix de Jérusalem que je fus en mesure de le lire pour la première fois (Lettre S.B. - F.K., 6/3/76).

Le "prix de Jérusalem pour la liberté de l'homme dans la société", qui lui est décerné en 1967, le réhabilite à ses propres yeux, unissant dans un même élan l'oeuvre juive et l'oeuvre antillaise qui la suit et la complète (et qui donna lieu, elle aussi, à un malentendu, accentuant la blessure de l'écrivain et consommant sa rupture avec les milieux littéraires). Dans ses attendus, le jury du prix de Jérusalem souligne que " Schwarz-Bart est l'un des rares romanciers qui aient su donner une expression universelle au drame de la Shoah, de l'anéantissement du peuple juif en Europe, dans un maître-livre qui demeurera comme un témoignage unique de notre génération. Au combat pour la justification de son propre peuple, il ajoute le souci des autres races opprimées, de tous ceux qui souffrent injustement sur terre aux mains de leurs frères dénaturés" (note 20).

Sans doute conviendrait-il de conclure cette étude de la réception du Dernier des Justes par ce jugement du jury de Jérusalem. Ou peut-être par cet étonnement d'un hebdomadaire parisien tentant de le retrouver en 1987 :

Février 1987. André Schwarz-Bart est devenu un écrivain sans visage. Il semble s'être retiré du jeu. Après deux livres qui ont profondément marqué la littérature... Aucune déclaration, encore moins d'explications et pas du tout d'interview n'ont rompu ce silence volontaire. Un mutisme total qui auréole de mystère un des écrivains les plus puissants de ces trente dernières années. (Yann Plougastel, L'événement du jeudi, mars 1987).

A dire vrai, les temps sont peut-être murs pour une relecture moins subjective du roman, au tournant de ce XXIème siècle qui revient aux valeurs culturelles particularistes et prône la différence, tandis que dans le monde juif, l'assimilation est remise en cause tout comme l'image épique du juif combattant, à l'heure où les valeurs et la civilisation juive de la Diaspora, sa spiritualité non-violente, sont

revalorisées, que les relations avec le christianisme ont été revisitées et que la mémoire de la Shoah fait désormais partie du patrimoine de l'humanité.

Prof. Francine KAUFMANN
(Université Bar-Ilan, Israël)

NOTES

note 1 : Parmi les écrivains célèbres, candidats aux prix littéraires cette année là, on compte des tenants du nouveau roman Nathalie Sarraute (Le Planétarium), Alain Robbe-Grillet (Dans le labyrinthe), Claude Mauriac (Le dîner en ville, qui obtiendra le prix Médicis 1959) ou des représentants de l'école des "Hussards", (mouvement politiquement à droite, rejetant le roman "engagé") comme Antoine Blondin (Prix Interallié 1959 avec Un singe en hiver).

note 2: On notera que sur la Shoah et l'antisémitisme, il était courant, dans la France de l'époque, de demander une préface à un écrivain catholique célèbre. C'est ainsi que le Journal d'Anne Frank paraît préfacé par Daniel Rops (Calmann-Lévy 1950); Le bréviaire de la haine, Le IIIème Reich et les Juifs de Léon Poliakov est préfacé par François Mauriac, de l'Académie française, (Calmann-Lévy 1951). Le roman de Manès Sperber : Qu'une larme dans l'océan est préfacé par son ami André Malraux (Calmann-Lévy 1952). Et le premier roman d'Elie Wiesel : La Nuit est préfacé par François Mauriac (Ed. de Minuit, 1958).

note 3: cf. Annette Wieviorka, 'Indicible ou inaudible ? La déportation : premiers récits (1944-1947)', in Pardès 9-10, pp. 23-59, éd. Shmuel Trigano. Paris 1989. Il faudra ensuite attendre les années 1958-59 pour voir surgir à nouveau des oeuvres sur la Shoah.

note 4: Dès le mois suivant (janvier 1957), La revue du FSJU prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui: L'Arche.

note 5 : Lectures pour tous est une émission littéraire aussi prestigieuse et suivie que le sera, plus tard, Apostrophes, de Bernard Pivot. Elle est animée par le grand journaliste Pierre Dumayet, l'un des pionniers de la télévision française. Dumayet, interrogé trois ans plus tard sur son métier, déclarera que cette interview reste la meilleure de sa carrière : "Il se taisait et tout passait" (Elle, 14/9/62). Outre l'exceptionnel "degré de présence" du jeune auteur dont le visage et les silences bouleversent la France ("Un grand moment de télévision" écrit Jean Cotte dans France Soir du 2/10/59), l'interview fait date parce qu'elle met l'accent sur l'un des thèmes essentiels du roman : les relations judéo-chrétiennes. Dans la chronique télévision qu'il tient dans l'hebdomadaire L'Express, le célèbre écrivain catholique François Mauriac écrit : " Lectures pour tous comportait cette semaine une rencontre qui m'a touché au plus secret de l'être. L'affrontement d'un jeune juif : André Schwarz-Bart, l'auteur de ce roman Le dernier des Justes , déjà fameux, et du Révérend Père Guissard, directeur de La Croix" (8/10/59).

Dumayet invitera une seconde fois Schwarz-Bart juste avant son prix Goncourt, dans le deuxième numéro de son nouveau magazine d'actualité télévisée : Cinq colonnes à la une (5 décembre 1959).

note 6 : cité par Ephraïm Tari, Esprit février 1960 ; cf. aussi l'interview de S.-B. dans Combat du 13/8/1959.

note 7 : *The Last of the Just*, translated by Stephen Becker, Martin Secker and Warburg, Atheneum, 1961; Penguin Modern Classics 1977.

note 8 : *A'harone Hatsadikim*, trad. Baroukh Karo, édition reliée : *Idit*, Tel-Aviv 1960, édition brochée *Mahadourat laïcha*, Tel-Aviv, 1960/61 et *Der lètster foune tsaddikim*, trad. Azriel Shrager, éd. Menorah, Tel-Aviv 1961.

note 9 . La nouvelle est annoncée dès 1960 (le film doit être réalisé par les Associated Artists et Dassin se propose de commencer le tournage en 1965 (cf. *Le Monde* du 1/9/1964). Mais le projet n'aboutit pas. De nombreux autres projets seront également envisagés (théâtre, cinéma, opéra de Tom Sheperd en 1977). Ils n'aboutiront pas non plus, sans doute à cause de l'extrême complexité de la composition du *Dernier des Justes* .

note 10 : Cf. Emmanuel Haymann, *Tribune juive* n°467, 9 au 15 juin 1977 : "Lorsque l'on parle d'un succès juif de librairie, tous les professionnels lèvent les yeux au ciel et invoquent le nom d'André Schwarz-Bart".

note 11 : Sur les travaux universitaires en langue française portant uniquement sur Schwarz-Bart, cf. ci-dessous, les références bibliographiques citées en fin d'article. Lire également les pages consacrées à Schwarz-Bart, notamment dans les ouvrages suivants : K. Haddad-Wotling, *Le Dernier des Justes* , in Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty : *Dictionnaire des oeuvres littéraires de langue française*, Paris, Bordas, 1994, pp.511 -512; Charles Lehrmannn, *L'élément juif dans la littérature française*, 2, Albin Michel, Paris 1961, pp.184-191; Clara Lévy, *Ecritures de l'identité. Les écrivains juifs après la Shoah*, PUF, col. Le lien social, Paris 1998, pp.89-93; Myriam Ruzsniewski-Dahan, *Romanciers de la Shoah*, L'Harmattan, col. Critiques littéraires, Paris 1999, pp.57-60.

note 12 : *Arts* n° 746, du 28/10 au 3/11/59. Parinaud reprend ses attaques la semaine suivante (*Arts* n° 747, 4/11/59) mais il donne aussi la parole dans le même numéro à un défenseur de Schwarz-Bart, Claude Roy. Cf. aussi *Arts* n° 749 (18/11/59).

note 13 : Il serait fastidieux de citer tous les articles parus en réaction à celui de Parinaud. Citons surtout Emile Henriot (*Le Monde*, 4/11/59), Claude Roy (*Arts*, 4/11/59), Charles Dobzynski et Pierre Daix (*Lettres françaises*, 5/11/59), Bernard Frank (*France Observateur*, 5/11/59), Jean Bloch-Michel (*Gazette de Lausanne*, 21/11/59).

note 14 : Citons notamment *Combat* (17/9 et 17/11/59), *La Croix* (27/9 et 27/11/59), *Le Droit de vivre* (1/10/59 et 15/10/59), *Esprit* (octobre puis décembre 59, février 60), *L'Express* (17/9, 8/10, 29/10,

19/11/59), Le Figaro littéraire (26/9 et 30/9/59), La France catholique (6/11/59 et 15/1/60), Lettres françaises (3/9, 15/11 et 19/11/59 : en tout six articles), Lettres nouvelles (30/9, 28/11, 2/12, 23/12/59, six articles), Le Mercure de France et La Revue de Paris (numéros de novembre et décembre 1959), Le Monde (4/11, 6/11, 17/11, 7/12/59); Et pour la presse juive : L'Arche (août-septembre-novembre 59, février 60), Evidences (n° spécial en décembre : 8 articles, et mars 1960), Information juive (octobre 59, février 1960), Le Journal des Communautés (13/11/59, 12/2/60), La Terre retrouvée (1/10, 1/12/59; 15/2/60). Le Trait d'union (décembre 59, janvier 60), La Tribune sioniste (20/11, 25/11, 11/12/59).

note 15 : Sur le silence de la Shoah enfin rompu, voir supra note 3 et lire l'article de Pierre Daix (Lettres françaises, 5/11/59). Lucette Finas (Lettres nouvelles, 28/11/59) explique cette vague de livres sur la Shoah en 1959 par un "reflux de l'incrédulité". Le judaïsme est également à la mode à la vitrine du libraire (cf. Le Midi libre, 19/11/59). Par ailleurs, les juifs commencent à s'intéresser au contenu de leur identité ; l'assimilation (qui s'est avérée illusoire durant la Shoah) est remplacée par un retour aux sources.

note 16 : cf. F.K., 'Un rituel de la mémoire: Le "Jour de la Shoa" dans les médias israéliens, l'exemple de 1992', Pardès, 18/1993, (éd. Alain Dieckhoff), 48-65.

note 17 : Sur l'édification de la mémoire de la déportation en France, cf. la communication de Serge Barcellini (du ministère français des Anciens Combattants) dans le Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz, n° 38-39, octobre-décembre 1993 : "Réflexion autour de deux journées nationales", 25-43. Il retrace les trois temps de la mémoire de la déportation en France : le temps de la dilution de cette mémoire dans des mémoires globalisantes (1945-47), le temps de l'affirmation d'une mémoire de la déportation autour d'une composante motrice - la déportation résistante (1948-1984), le temps enfin du recentrage de cette mémoire sur la composante de la déportation juive (depuis 1984). Sur les trois temps de la mémoire juive de la Shoah, cf. Annie Kriegel : « Les intermittences de la mémoire : de l'histoire immédiate à l'Histoire », Pardès 9-10, 1989, pp. 248-258.

note 18 : cf. Alex Derczansky dans Esprit d'avril 1969 : "Les romans juifs parus depuis dix ans ne comportent aucun héros positif... Quand entendrons-nous les échos de la terre promise, c'est à dire de la dignité et de l'honneur retrouvés ?"

note 19 : Le même thème est déjà développé précédemment par Arnold Mandel dans un essai : Nous autres Juifs, Prix Wizo, Hachette Littérature, Paris 1978 (p.151). Né en 1913 à Strasbourg dans une famille juive pratiquante, A. Mandel après une éducation traditionnelle et des études en Sorbonne s'est consacré à l'écriture. Grand voyageur, critique, essayiste, romancier, il a reçu le Prix de l'Académie française en 1973 pour son roman : Le Périple.

Mais n'ayant pas été reconnu à sa juste valeur, il a toujours raillé le « "Tout-Paris" juif, superficiel, vaniteux et incapable de promouvoir une valeur de son propre chef », le succès de Schwarz-Bart (et d'Anna Langfus, Goncourt 1962) illustrant son propos (Arche n° 174-175, sept-oct 1971, "La littérature de l'apocalypse", p. 81-83, sous le pseudonyme de Jacques Mosel). Dans l'article qu'il consacre en 1986, peu avant sa mort, à notre livre sur Schwarz-Bart, Mandel reprend la plupart de ses griefs : « la vanité du

milieu juif à travers la glorification de l'un des siens ». Plus dangereuse est « la réceptivité pour la simplification du « mystère d'Israël » en lui attribuant la seule signification de souffrance, vision christianisante de « l'agneau de Dieu », sans compter les erreurs, rien moins qu'anodines. Rappelant « l'affaire Schwarz-Bart », il énonce que « la mise au point et les réserves mentionnées provenaient de quelques rares personnalités présentes dans la vie juive, dont Manès Sperber, Léon Poliakov, Michel Borwicz, Emile Touati et moi-même. Ma protestation ne visait pas du tout la personne de Schwarz-Bart dont j'appréciais le talent et la modestie. Elle était motivée par l'indignation ressentie du fait du mépris affiché pour la culture juive par des individus arrogants et ignares » (A.M., Information juive, sept. 1986 : « Le dernier des Justes en explication »)

note 20 : Se plaçant dans le droit fil de l'humanisme juif, Schwarz-Bart l'écrivain s'attelle très tôt à un cycle romanesque (conçu dès décembre 1955) qui retrace les souffrances, la dignité et les révoltes d'un autre peuple persécuté par "l'occident chrétien" : le peuple noir. Le cycle romanesque de La Mulâtresse Solitude ne comportera finalement que deux titres (parus en 1967 et 1972 au Seuil). Mais il ne saurait se concevoir sans l'expérience de la Shoah qui ouvre le juif à toute souffrance humaine. Quant à l'homme-Schwarz-Bart, il s'engage très tôt dans la lutte pour les droits de l'homme et pour la défense du peuple juif, dans la Diaspora et en Israël. En tant qu'ancien combattant, il signe dans Kadimah (la revue des étudiants juifs) un manifeste qui dénonce à la fois le massacre de Kybia en Israël et l'hypocrisie de la réaction des gouvernements occidentaux (décembre 1953). La notoriété du Goncourt lui permet d'écrire sa honte devant la passivité de ses compatriotes (et de lui-même) à l'époque des exactions françaises en Algérie ('Comme un brave allemand', L'Express, 9/11/59). Schwarz-Bart prend position après le concile de Vatican II (dans Paris Presse, 2/12/64 et La Croix, 5/12/64). Il s'élève contre l'antisionisme, nouvelle forme de l'antisémitisme qui commence à relever la tête, précisément lorsque paraît son roman (épidémie de croix gammées début 1960) et qui devient virulent dans les années 70 : "Tout se passe comme si la guerre des six jours mettait elle aussi fin au moratoire que s'imposait l'antisémitisme occidental depuis Auschwitz" (A. S-B. : 'Nous choisissons d'être Juifs et de rester hommes', Cahiers Bernard Lazare, mars-avril 1970). Il intervient dans la presse juive pour définir la place d'Israël parmi les nations (Tribune juive n° 219, 8/9/72), il figure longtemps au comité de l'Appel Unifié des Juifs de France. Il est le seul écrivain juif de France à faire le voyage en Israël pour marquer sa solidarité avec le peuple attaqué durant la guerre de Kippour et il en rapporte quelques textes (sur les prisonniers gardés en otage par la Syrie ('Le rachat des captifs' L'Arche, n° 204, mars 1974, ou sur les chances de paix au Proche-Orient : 'Israël à l'heure de Genève', CDJM, 1974). Après 1974, sans doute définitivement déçu par l'incompréhension qui accueille son oeuvre antillaise, il cesse de publier (tout en continuant à écrire) et n'intervient plus en public, vivant en retrait tant de la vie juive que des salons littéraires. Après avoir vécu quelques années à Lausanne, il s'installe en Guadeloupe avec Simone, son épouse antillaise devenue depuis écrivain à part entière. Le couple a deux fils et fait aujourd'hui de fréquents séjours "incognito" à Paris.

Références bibliographiques

A. OEUVRES D'ANDRE SCHWARZ-BART

Le dernier des Justes, Seuil, Paris 1959 ; Livre de Poche 1968.

Un plat de porc aux bananes vertes, (avec Simone Schwarz-Bart), Seuil, Paris 1967.

La mulâtresse Solitude, Seuil, Paris 1972 ; Livre de Poche 1974 ; Collection Points roman 1983. Collection Points 1996.

Hommage à la femme noire. (Essai : six tomes, avec Simone Schwarz-Bart), Editions Consulaires, Paris, 1989.

B. ETUDES SUR LE DERNIER DES JUSTES

Joë Friedemann, Le dernier des Justes, d'André Schwarz-Bart : de l'humour au ricanement des abîmes, in Les Lettres romanes, XLII, 1-2, Université catholique de Louvain 1988, pp 97-112.

Francine Kaufmann, Le dernier des Justes, d'André Schwarz-Bart : genèse, structure, signification. Doctorat de troisième cycle en littérature française sous la direction du Pr. Guy Michaud. Université de Paris X - Nanterre, Mai 1976.

F. Kaufmann, Pour relire Le dernier des Justes - Réflexions sur la Shoa, Méridiens-Klincksieck, Paris 1986, 248pp.

F. Kaufmann, La genèse du Dernier des Justes d'André Schwarz-Bart, in REJ (Revue des Etudes juives) CXLII (1-2), 233-242. Paris 1983.

F. Kaufmann, A'harone Hatsadikim in APIRIONE n° 4/5, pp.72-73, Ramat-Gan, 1985-86

F. Kaufmann, Un pionnier de la littérature de la Shoah: « Le dernier des Justes » d'André Schwarz-Bart, in YOD, Paris III, éd. M. Hadas-Lebel n° 25, 37-66. Paris, 1987.

F. Kaufmann, Entretien avec André Schwarz-Bart, in Pardès, n° 6, 147-158. Paris 1987.

F. Kaufmann, La naissance d'un discours littéraire juif autour de la Shoah en France et en Israël, in Pardès 9-10, pp. 60-72, éd. Shmuel Trigano. Paris 1989.

F.K. : (2002) Les enjeux de la polémique autour du premier best-seller français de la littérature de la Shoah, Myriam Ruszniewski-Dahan et Georges Bensoussan éd., Revue d'Histoire de la Shoa n° 176, sept.- décembre 2002, n° sur « La Shoah dans la littérature française », pp. 68-96.

Patricia Koseleff, Réception critique du Dernier des Justes d'André Schwarz-Bart, un récit du génocide, en 1959, mémoire de maîtrise de l'Université de Paris III, Sorbonne nouvelle, Paris juin 1993.

Malka Marcovich, La dernière rumeur du Juste, mémoire du diplôme de l'Ecole des Hautes études en sciences sociales, sous la direction du Pr. Pierre Nora, Paris octobre 1986.

??

??

??

??

23